



*Charnex, cet ancien village
Né au milieu de feuillage,
Les années l'ont transformé,
Gardant son charme, il reste aimé.*

CHARNEX-CHERNEX

Texte de Louis DUCRET
Annotation de Maurice BUDRY

Édité par la Société de Développement de Charnex
à l'occasion de la « Fête villageoise de Charnex, 1973 »

CHARNEX - CHERNEX *

Il semble que le choix ait toujours été difficile entre Charnex et Charnex. Des actes anciens portent tantôt un nom tantôt l'autre, avec pourtant une prédominance marquée à la fin du XIX^e siècle pour Charnex ou même Charne. Des nécessités postales, pour éviter la confusion avec Charney (on n'en était pas encore aux numéros postaux), ont imposé la graphie actuelle.

Si notre village doit son nom à celui d'un arbrisseau : le charme, sa réputation, il la doit à un autre charme, la séduction de sa situation. Tout à la fois abrité et ouvert, il est protégé des violences de la bise et penché sur son vaste balcon vers le lac, vers la plaine où tournent les saisons.

Henri-Frédéric AMIEL, qui y venait parfois, l'interpelle :

C'est ici, c'est Charnex, mon nid dans les hailliers

L'asile aimable et doux où mon loisir s'arrête ;

Les Pléiades, le Caux, l'Arvel sont sur ma tête,

Chillon, Vevey, Clarens, Montreux sont à mes pieds.

En 1831, au retour d'un voyage en Italie, Félix MENDELSSOHN, dont la santé était fragile, était venu demander des forces à l'air pur de Charnex. « Quel aimable pays, écrivait-il à sa famille, on se sent presque attiré jusqu'aux larmes à voir ce coin du monde. »

Horace-Bénédict de SAUSSURE, le vainqueur du Mont-Blanc, parti de Vevey pour une excursion à la Dent de Jaman, ordonna une halte à Cherté (Charnex) pour admirer la vue.

Les premiers habitants préféraient le séjour des hauteurs à celui, peu sûr, des bords du lac. La voie romaine était celle des milices régulières et des hordes qui leur succédèrent. Les villages se tenaient à l'écart.

Charnex fut l'un des plus importants villages de la région tant que « les bas » ne furent pas sûrs. Pendant des siècles on y fut campagnards, montagnards et vigneron.

Situé à la limite des vignobles et des prairies au pied du Mont Cluby, ce grand village était habité de gens simples, laborieux et honnêtes dont les travaux des champs suffisaient à des besoins modestes.

L'argent était rare. Il fallait vivre de ce qu'on produisait, le lin et le chanvre, par exemple, que les femmes, après le rouissage, filaient à leur rouet. Chaque famille était son propre banquier.

* En patois Tsarré = Endroit planté de charme. Voir charmille, en patois : tsarmo.

La route des bords du lac date du milieu du XVIII^e siècle. C'est en 1751 qu'on vit rouler le premier char entre Villeneuve et Vevey. Jusqu'alors on allait à pied ou à cheval. Les moyens de transport ? Le dos de l'homme, le cheval ou encore ces luges non ferrées pour descendre le foin de la montagne et dont le passage polissait les pavés des chemins.

Les voies de communications étaient moins des chemins que des chablis dont le premier relie depuis plus de six siècles déjà Charnex à Clarejiaux, de la Crétaaz Derrière-Sous-Murat (cimetière) par le Châblotz et

le chemin des bottiers (chemin Bottai) de Charnex au Châtelard, ou le grand chemin pavé qui descend à Vernez par Perit et les Vuarennes, marqué un nouveau progrès ; il est signé des Bernois.

Par la suite, le développement des routes en lacets dans les hauts fit de Charnex un centre exceptionnel de promenades avant l'auto. Le village du reste y alla de ses 3000 francs à l'Etat comme participation aux frais.

On reconnaît deux styles dans l'architecture des anciennes bâtisses. L'un antérieur au régime bernois, tahiti le voisinage du Valais et de l'Italie. Ce sont des constructions en pierre, aux murs noirs, aux portes percées ; on y accède par un escalier extérieur.

D'autres constructions, coiffées de vastes toits sur d'opulents greniers, sont de style bernois. Elles sont conçues pour accueillir, de la cave aux combles, tous les biens de la terre : le cellier, tous les fruits du verger ; la cuisine, en garniture à la cheminée monumentale, des persillades de jambons, la gigue des saucissons, la panoplie des quartiers de lard ; la loye (en patois : lûye, de « lumer, guigner »), galerie où l'on déposait les boîtes de chanvre, les boîtes de lin, les chaînes d'oignons et autres haricots à conserver au sec.

Le rural était souvent séparé de la maison ; il abritait parfois une écurie basse et une fènière à laquelle on accédait par le pont de grange flanqué d'un escalier de pierre ou de bois.

Sous l'avant-toit des maisons, des tringles en fer servaient de support à une ou deux perches à mettre sécher, liés deux à deux par leur c'était le signe d'une opulence qui se mesurait à l'abondance des épis exposés. Le maïs (gros-bié) était planté en culture dérobée entre des rangs de vigne. Ce procédé a complètement disparu. Le grain servait à la confection de gâteaux (pain-plat) et la fine fane, au rembourrage des paillasses.

La vigne, qu'on taillait à la serpette jusqu'en 1840, était la culture la plus précieuse ; elle permettait d'élargir les budgets ou même de constituer des réserves. Aussi bien l'emourrait-on de soins attentifs. On ne lui ménageait pas le seul engrais connu alors : le fumier de courtoine. Il se faisait grâce à cette herbe de marais, le fiat, que plusieurs habitants du village récoltaient sur leur propriété entre Villeneuve et Noville. Cette fière se transportait sur des luges avec ou sans roues, suivant l'état des

chemins. Un cheval ou une vache amenait le chargement jusqu'au Chêne où une partie, à cause de la pente, était montée à dos d'homme.

On attachait une grande importance à l'affouragement du bétail ; les moindres parcelles avaient leur prix. Il fallait même verser une redevance pour avoir le droit de rablonner aux abords du four communal et de la laiterie.

A l'époque des effeuilles, les femmes rapportaient de plaines hôtées de Pyena (rameaux gourmands) dont le bétail était friand. Les prés pa-pouvait assurer l'hivernage d'une centaine de vaches, étaient fort recherchés, malgré les efforts et les dangers du fannage et, en hiver, la descente du foin par des chemins raides et tortueux.

Etat bon paysan, le vigneron qui, pour s'assurer son fumier, possédait un pré aux Verraux et une flachère à la Plaine. On allait à dire que les enfants dans la région naissaient la hôte au dos. Le fait qu'ils ne l'arrivent pas à la porter et pour ne plus guère la quitter.

Dès le milieu du XVIII^e siècle, quand la vigne atteignit aux confins du village, Charnex devint un relais sur la route du vin vers la Haute Gruyère et le Simmenthal. Chevaux et mulets, deux barils d'un setier chacun bien attirés au bât, gagnaient le col de Jaman par le chemin Bottai.

Par ce même chemin Bottai, les paysannes de Charnex se rendaient au marché à Vevey vendre le surplus des produits de leurs cultures. Une pleine hôte et, sur la hôte, une pleine corbeille, elles allaient allègrement et se revendaient de même rapportant des denrées utiles au ménage.

Le plant dit « tendant » qui a détrôné à partir de 1800 le plant du pays dit « du Cubly », de qualité supérieure mais de faible rendement, s'est vu supplanté à son tour par des cépages greffés sur des bois américains résistant au phylloxéra.

La construction des routes, vers 1870, modifia les modes de transport. Le véhicule attelé se généralisa. Dès lors le vin était transporté dans un ou deux fûts par char. Au moment du transvasage de mars, les marchands venaient en prendre livraison, précédée, comme il se doit, d'une dégustation à la cave. Le meilleur, disait-on, était celui qui avait entendu le bruit des vagues, c'est-à-dire celui qui produisait les par-chets des bords du lac.

On ne filtrait pas le vin mécaniquement. Les bonnes années, on en remplissait des bouteilles, qu'on emplait avec soin dans une enco-gnure de la cave ; il se faisait alors un léger dépôt à éliminer par un délicat décanlage avant de boire. De fins gostiers appréciaient ce vin au fût particulier : le dépôt « l'avait nourri ».

Est-il un village qui n'ait pas son histoire d'incendie à raconter ? Le nôtre en a deux : celui de 1707 et surtout celui de 1814, le 15 décembre à 6 heures du soir, par ciel sombre, et qui anéantit une vingtaine d'habita-tions, autant de granges, sans ménager, on s'en doute, ni le mobilier, ni les provisions. Au dire des pompiers de Rennaz, accourus avec leur pompe, les noix en éclatant dans les gâteaux en feu, éclairaient la route

de Rennaaz à Villeneuve comme en plein jour. Six heures après le début de l'incendie, on comptait 1500 personnes sur les lieux et 23 pompiers. Les quartiers de la Crétaz et du Carroz ayant été épargnés, on peut encore lire ici et là des dates allant de 1644 à 1776.

Il faut vivre, et ce que le feu a détruit, on le reconstruit. Il y faut de la foi, elle ne manque pas : il y faut des matériaux, on s'en va couper du bois au gros « Devens », on y a des droits. Toutefois l'ordre officiel est là : les constructions seront en pierre, les couvertures de la tuile. Dorénavant Charnez sera moins exposé aux ravages par le feu.

Parmi les maisons reconstruites, signalons un cabaret qui devint par la suite l'auberge de la Croix fédérale, où séjourneront des hôtes de marque, puis la « Pension Durfour » et finalement l'Hôtel des Irs. Le cabaret fut transféré par le citoyen Louis De la Rottaz à la Crétaz, avec un jeu de quilles. Les familles Durfour et Brousoz, alliées De la Rottaz, appelèrent encore le passage privé joignant leurs demeures, le jeu de quilles.

Le patois était la langue de tout le monde, à l'école aussi bien qu'en rue. Mais voici qu'en 1806 un règlement scolaire y vient mettre le holà. « Les régens, est-il prescrit, interdiront à leurs écoliers, et s'interdiront absolument à eux-mêmes, l'usage du patois dans les heures d'école et en général dans tout le cours de l'enseignement. » Le coup fut mortel. Que reste-t-il du patois 150 ans après ? Des dictionnaires, comme d'une langue morte.

C'est au Doyen Bridel qu'on doit la réorganisation scolaire. L'ancien régent, Vincent Ducret, dut s'y plier malgré lui.

L'école, située dans la partie supérieure et médiane du village, fut rebâtie en 1788 ; elle appartenait pour les 5/6 à Charnez et 1/6 à Sonzier, ces deux villages formant une métairie. La discipline y était sévère et les punitions corporelles, quotidiennes, ainsi la fameuse bûche aux angles vifs sur laquelle les élèves coupables devaient s'agenouiller.

Une dame anglaise, Mademoiselle Glasson, ayant fait une donation de 3000 francs, cette somme fut affectée à l'institution d'une école enfantine en 1861. Elle fut aménagée d'abord dans l'immeuble de Pierre Cochard, alias Besson, à la sortie Est du village, puis déplacée à la vieille maison d'école, dite maison du village, ensuite au Carroz et au Couvent et enfin, en 1941, sous l'administration de la Commune, dans le bâtiment actuel datant de 1880 et qui avait coûté 30 000 francs.

La première maîtresse, Marie Monod, touchait le joli salaire de 27 francs par mois. Elle devait tenir un cahier d'écolage et percevoir en faveur de la bourse du village, une cotisation des enfants de familles aisées. Elle était en outre chargée de la remise en état journalière de la salle qui accueillait des enfants de 4 à 7 ans de Charnez et des villages environnants (Sonzier, Peritt, Paillets, les Vuatrens). La titulaire s'étant vu refuser une augmentation de trois francs par mois démissionna et s'en alla tenir sa classe à Veytaux (1866). Cinq autres maîtresses lui succédèrent dont deux, Adèle Ducret et Léa Chevalley, remplirent leur charge, chacune pendant près de vingt ans.

La cerise « de Montreux » appelée aussi la « grosse noire » est un fruit très sucré, juteux et d'une saveur relevée. Tous les cerisiers de cette espèce proviennent, paraît-il, d'une souche remarquable dans le Pierrier de Clarens. Cette variété a pris le pas sur toutes les autres dans notre région. La distillation au petit alambic, aujourd'hui pourchassé par la loi, en fait une eau de cerises (du Kirsch ? Fi !) claire comme du cristal, parfumée et réconfortante. Chaque ménage en tenait en réserve pour les grandes occasions, les fêtes de famille, pour le dimanche à l'heure du café, pour les réceptions et le « bon grog » contre les refroidissements et autres petits bobos. Actuellement presque tous méconnaissent la véritable cerise « de Montreux » : on greffe n'importe quoi sans souci de perpétuer une variété si précieuse.

Les noyers, si nombreux autrefois dans le pays, ont quasi disparu, victimes du commerce. On tente d'en planter à nouveau, mais l'espace leur est mesuré et, cela étant, l'espèce en est menacée. Du moins le souvenir en demeure-t-il dans l'appellation de lieux-dits tels que « Es BERNEVRIEZ » (beaux noyers) où la vigne a remplacé les noyers, ou encore « Noyer Rechon » (noyer riche).

Les noms de lieux sont souvent marqués par leur forme originale latine dont le patois d'ici est très proche, plus que tous les patois du pays.

Au sujet des noms de lieux, il arrive que ceux auxquels la flore a donné naissance ont la vie plus dure que la dite flore. La fleur passe ou change, et le nom demeure.

Les propriétés, prés, champs et vignes étaient fortement morcelés. Lors des partages, chaque héritier tenait à s'assurer une part dans un endroit envié. Ce droit coutumier témoigne de la longue domination romaine sur le pays.

La réunion parcellaire de 1957 améliorera les conditions d'exploitation en permettant un emploi plus généralisé des machines agricoles. L'artillerie attirai du paysan disparaît peu à peu : la hotte pour hommes et femmes, la luge à roues, la tsergosse, le char à cheval ou à boeuf...

Bourse des pauvres

Elle fut fondée en 1734 grâce à des dons en faveur des nécessiteux, bourgeois de Chermex. En 1940, elle garda son autonomie et son fonds, représenté par un livret d'épargne N° 475 673 de 1500 francs à la Banque Cantonale Vaudoise, fut confié à une commission de ressortissants du village, à savoir Fernand Cochard, Arthur Durfour et François Chevalley, seul survivant à ce jour. Ce fonds est inaliénable et restera, ainsi que les archives, aux soins d'une commission de ressortissants.

Le four banal

Il date du début du XVIIIe siècle, avec réparations et retouches dès 1720 à 1912. La dernière tournée de pain s'y fit en 1918. Pour couvrir les frais de la construction et des réparations, outre les journées de travail fournies gratuitement par les villageois, on perçut un impôt annuel de 5 batz par maison et de 1 batz par grange.

Une liste des usagers du four était affichée au local : l'on dénombrera jusqu'à 62 fournées de four avec parfois deux ménages par fournée, pour la fabrication du pain et le séchage des fruits.

Le bâtiment du four subsiste encore, mais on n'y cuit plus de pain ; il est affecté à d'autres usages.

Fontaines

L'alimentation du village en eau, cette source de vie, se faisait par les fontaines, dont les premiers bassins taillés dans une bille de sapin furent peu à peu remplacés par des bassins de pierre. La première à en être dotée fut la fontaine de Chesseylaz ; on y installa trois bassins en marbre de St-Triphon.

Le 3 mars 1810, tous les hommes valides furent appelés à participer au transport de ces bassins à partir du village des Planches, où ils avaient été amenés, jusqu'à Charrex. Placés sur une grande juge ad'hoc, ils furent hissés l'un après l'autre, à la force des bras, par la côte de Pallens, le chemin d'alors. Ce ne fut pas sans peine ni soif. Ce jour-là, il se vida 42 pots de vin (1 pot = 1 1/2 l.). Quand nous disons du vin, nous vous prions de ne pas confondre avec la camomille ou autre sirop.

En 1811, ce fut l'installation de deux bassins à la fontaine du four puis, en 1861, à celles du Carroz, du milieu du village (gîte de la laiterie) et de l'auberge (Hôtel des Iris). La dernière, construite en ciment, fut celle de la gare qui, en 1917, cotta avec le terrain 494 francs 50. La compagnie du MOB avait octroyé un subside de 150 francs. La municipalité, après avoir refusé toute aide pour les trois premiers bassins, consentit pour les autres une indemnité globale de 80 francs.

L'abondance des sources faciles à capter explique celle des fontaines ; elles étaient nécessaires à la consommation, aux lavages, à la lessive et autres nettoyagees, sans oublier l'abreuvement de l'important cheptel d'autrefois.

Des deux sources les plus abondantes, celle des Dailles et celle des Marais, la première alimentait la fontaine de Chesseylaz, dite fontaine des « Grange », du nom de la principale famille habitant ce quartier. Elle débitait une eau douce très appréciée des ménagères qu'on voyait venir même de l'autre extrémité du village y faire provision. Elles portaient la seille de cuir en équilibre sur la tête protégée par une torche de paille recouverte d'une serge noire. A la cuisinière, pour puiser l'eau, on se servait de la casse.

L'eau des Marais était dure et peu propre à la cuisson. Au début l'eau des sources était amenée aux fontaines par des coulissses souterraines, peu faites pour éviter des fuites du précieux liquide. Aussi en 1782, une assemblée de village décida-t-elle de faire percer et poser des tuyaux de bois ; c'était déjà une grosse amélioration, complétée plus tard par la pose de tuyaux en terre cuite, puis en fer. Le nettoyage des bassins et de leurs abords incombait aux propriétaires de bâtiments suivant un rôle établi par quartiers et affichés aux fontaines.

La distribution d'eau sous pression de la grande source des Avants date de 1879. Petit à petit, le robinet, dans les cuisines, remplaça la bassine.

En 1827 fut construite, la première dans la commune, une laiterie qu'on appelait alors fruitière. « Ce nom est un mot suisse » dit le plus récent dictionnaire de la langue française, le Robert, « Dans les régions avoisinantes de la Suisse », y lit-on encore, « Il désigne une coopérative de fabrication des fromages et le lieu où ces fromages sont fabriqués. »

Le produit du jour appartenait au sociétaire qui, au fur et à mesure de ses apports, totalisait le plus de lait à son avoir le jour de la fabrication ; dès lors, l'inscription de ses nouveaux apports à la fruitière repartait à zéro.

Le coût total du bâtiment situé sur l'emplacement d'un rural se monta à 2490 francs.

Incendié en 1941, le bâtiment ne fut pas reconstruit. Un parc à autos l'a remplacé.

Jusqu'en 1869, le village avait son service de « guet », assumé par deux gardes qui avaient pour mission de faire, à chaque heure de la nuit, la tournée du village et de ses abords, de s'arrêter à dix endroits déterminés et d'y crier l'heure.

Le rouloir (ou rouissoir) appelé la Case, était une sorte de grand foyer emmuré où l'on mettait rouir le chanvre. Réputé dangereux et insalubre, on l'avait installé à la Crétaz-Derrière, à l'écart de toute habitation.

Le Signal, au-dessus de la gare, était un de ces points culminants où de loin en loin des veilleurs étaient chargés d'allumer de grands feux pour alerter les populations en cas de danger. Il est mentionné au registre cadastral.

La Place d'armes, où s'exerçaient des milices aux ordres d'un Commissaire d'exercice, occupait le terrain où s'élèvent aujourd'hui les ateliers MOB.

Les pierres taillées en forme de petits bassins ronds ou carrés destinées à la conservation de l'huile de noix et que l'on trouvait dans la plupart des caves, on en a fait des jardinières fleuries, pour servir d'ornements devant des maisons.

Etang-réservoir

Soucieux de constituer une réserve d'eau en cas d'incendie, on construisit un réservoir en 1810 à l'oree supérieure du village. Le ruisseau descendant de Chamby par les marais de Charrex y amenait de l'eau en suffisance. On travailla en commun à sa construction (terrassement, transports, etc.) et le coût ne s'éleva qu'à 40 francs, sans compter la voûte qui se fit plus tard.

On n'avait pas prévu le développement de Chamby dont la gare, les hôtels, les restaurants déversaient comme à plaisir leurs déchets dans le ruisseau qui les reflétait gentiment à l'Etang. La commune avertie construisit un collecteur puis, devenue propriétaire, supprima le tour et prit d'autres mesures pour la lutte contre le feu.

En 1893, on rélargit la rue du village pour donner de l'air et améliorer les conditions d'une circulation naissante. Certains maisons non alignées débordaient sur l'espace idéal d'une rue. Pour peu qu'ils fussent un peu dodus, certains chars de foin restaient coincés entre deux murs. Mais, une fois passés le fil à plomb et le cordeau, d'aucuns condamneraient ces dépenses somptuaires ; pensez, on avait aménagé des trottoirs de chaque côté de la rue ! Et quels trottoirs !

On ne s'étonnera pas d'apprendre que la poste a voyagé. D'abord, simple dépôt, elle occupe deux locaux au centre, un autre dans le quartier de la gare et, en qualité de Bureau de poste, le local actuel. Avant de l'avoir parmi nous, il y avait une distribution journalière par un facteur de Montreux. C'est à la poste qu'on doit la fixation définitive du nom de Chermex contre Charnez.

Le premier tronçon du MOB, Montreux-Les Avants, fut mis en service en 1901. Chermex n'était représenté alors que par un modeste abri en bois qui flamba en 1917. On y gagna une belle gare en 1925.

Pendant les dix premières années de l'exploitation de cette ligne, il n'y eut pas de service de marchandise à Chermex. Pour prendre livraison ou expédier, il fallait gagner Chamby ou Montreux.

Le Charnez d'antan a disparu, laissant quelques vestiges qui disparaîtront à leur tour. L'électricité a éteint les crépus, ce petit bassin dans lequel fichtait un lumignon alimenté d'huile. Objet recherché par les amateurs de jolies choses, il prend place à côté du roset, de la quenouille, de la seille en cuivre avec la casse, devenus ornements de salon. Déjà suivent la lampe à pétrole, le falot-tempête et le fer à repasser chauffé au charbon de bois.

Chermex ne possédait pas de salle pour des réunions. Les assemblées de village se tenaient à la maison du village ou au four, puis à l'auberge, puis au collège où l'on prenait place sur les anciens bancs étroits des écoles. Le besoin d'une salle confortable ou pussent se tenir des réunions, se célébrer des cultes ou être présentés des spectacles organisés par des groupements en constante augmentation, se faisait de plus en plus impérieux.

C'est alors, en 1909, que se constitua la Société de Développement, laquelle, modeste à ses débuts, progressa régulièrement pour atteindre le rôle important qu'elle joue aujourd'hui, remplaçant, dans un cadre moderne, la défunte administration du village ; elle est la falaison de la population avec les Autorités communales.

La Société de Développement bénéficia à son origine d'un don de 3000 francs de Madame de Blumenthal, destinée à la création d'un fonds en faveur de la construction d'une grande salle ; cependant cette donation était assortie d'une clause stipulant qu'aucune manifestation, en contradiction avec la religion catholique, ne pourrait être organisée dans le futur local prévu. C'était écarter la célébration d'un culte protestant. Pour éviter tout malentendu, il se constitua une Société dite de la Chapelle, indépendante, qui édifia par ses propres moyens un lieu de cultes en 1932.

En 1933, on construisit la salle de gymnastique, qu'on peut transformer en « grande salle ». Elle coûta à la Commune la somme de 110 000

francs, le village, la Société de Développement et la « Jeune Harmonie » ayant en plus fait une part de 10 000 francs (soit : 6 000-3 000-1 000). La « Jeune Harmonie » assumait l'aménagement de la salle de spectacle, scène et décors.

Dès lors, Chermex put présenter les soirées de ses propres sociétés et même organiser d'importantes réunions chorales du Giron de la Riviera en 1946, 1957 et 1968. En outre, on y célébra les fêtes cantonales de lutte de 1945 et de 1954.

Avant d'être absorbé par la Grande Commune, Chermex possédait comme les autres villages, son administration particulière confiée à une commission composée du gouverneur, du secrétaire et de deux membres. Les services en étaient : l'éclairage des rues, l'entretien et le lavage des fontaines, le four banal, l'école enfantine, la perception d'un modeste impôt...

Le 31 décembre 1941, reprise de l'administration du village par la Commune, avec ses dossiers et ses documents.

Le 20 février 1942, dernière assemblée du village pour entériner sa dissolution. Point final à l'histoire de l'administration du village de Chermex, dont le début se perd dans la nuit des temps.

Depuis une quinzaine d'année, Chermex a vu s'élever de tous côtés de nouvelles constructions d'une architecture plus ou moins heureuse.

Autrefois, on construisait des habitations serrées les unes contre les autres comme si chacun voulait profiter de la chaleur dégagée chez le voisin par le gros fourneau de moiasse installé dans « la chambre ». La sarabande des faux de sarmets a suspendu son cours. Le poêle jadis rayonnant en est maintenant à quêter la chaleur au radiateur du central ou à quelque calorifère à mazout. Le bois de chauffage ? Un luxe, juste bon pour faire le beau dans une cheminée de salon.

Et l'autoroute, parlons-en ou n'en parlons pas ! Elle juge le vignoble et fiche en l'air tous les sentiers qui nous relient au lac. Il en a fallu casser des œufs pour faire cette omelette ! Mais attendons pour en juger — de nous mettre à table.

Bien sûr, tout se transforme, les prés sont envahis par les villas, les pâturages le seront par les forêts, les villageois deviennent citadins... Et après ? C'est la vie. Mais n'oublions pas, gens de Chermex, qu'il nous reste les saisons :

Saisons, parfois votre humeur
A pu décevoir nos cœurs ;
Une brume est là sur toutes choses,
Les jardins ont oublié les roses...
Mais bientôt les chants nouveaux du jour
Vont répandre et la joie et l'amour
Sur tout ce qui vit de vos bienfaits suprêmes,
Sur tout ce qu'on voit, qu'on écoute et qu'on aime.

Chermex, septembre 1969.